

Hector, ce lâche ? Probablement un de ces beaux fils de famille, un de ces riches désœuvrés, qui traînent leur vie inutile dans les tripots où l'on joue, où l'on se roule dans l'orgie, qui ne croient ni à la vertu, ni à l'honneur.

Il continua à réfléchir tout haut :

—C'est jeudi, jeudi soir, que Georgette, sans défiance, croyant aller chez la mère de celle qui se dit son amie pour en faire plus facilement sa victime, sera conduite à Vaugirard. J'ai bien entendu Vaugirard, et le nom de la rue : Vaugelas. On l'a baptisée ainsi en souvenir du célèbre grammairien qui a commencé le dictionnaire de l'Académie. Elles arriveront dans une voiture. Malheureusement, je n'ai pas le numéro de la maison. Au fait, qu'importe, une maison dans le genre de celle-là, qu'on met si complaisamment à la disposition de M. Hector, ne doit pas être difficile à découvrir. C'est encore heureux qu'il ait nommé la rue.

Brisé de fatigue, la tête malade, il ferma les yeux et s'endormit presque aussitôt en murmurant :

—Vaugirard, jeudi, Hector, Vaugelas.

Le matin, quand il se réveilla, il se sentit beaucoup mieux. Le corps était reposé, le sommeil avait dissipé les lourdeurs de la tête et les embarras du cerveau.

Comme la veille, il se demanda :

—Que vais-je faire ?

Il ne se dissimulait pas qu'il fallait agir promptement, qu'il n'avait pas un instant à perdre. Mais l'inspiration sur laquelle il avait compté n'était pas venue encore. Il pensa à aller se mettre à la recherche de la maison de la rue Vaugelas.

—Et quand je l'aurai trouvée ? s'interrogea-t-il.

Son imagination ne lui fournit aucune réponse.

Il comprenait combien il lui serait difficile, à lui seul, de faire avorter le projet de M. Hector. L'initiative, qui lui avait manqué dans toutes les circonstances de sa vie où elle lui eût été si nécessaire, lui faisait encore défaut en ce moment. Pourtant, il avait, pour le faire agir, un stimulant de premier ordre. Mais si Jacques Sarrue était douée d'un certain courage, il ne pouvait si facilement mettre l'audace à la place de sa timidité.

Pendant plus d'une heure, il chercha vainement un moyen d'action en rapport avec sa nature.

En reconnaissant son impuissance, le malheureux était désespéré.

VIII

Albertine, continuant à jouer merveilleusement son rôle perfide et hypocrite, mit-elle tout en œuvre pour décider Georgette à l'accompagner chez sa mère le jeudi suivant.

D'abord, la jeune fille refusa. Elle avait cent mètres de passementerie à livrer le vendredi matin, et, en calculant ce qui lui restait à faire, elle était obligée de travailler le jeudi jusqu'à minuit pour achever sa commande.

Albertine fut d'abord très contrariée ; mais une idée lui vint, et elle retrouva vite son humeur joyeuse.

—Ma chère Georgette, dit elle, j'ai le moyen de tout arranger, et puisque ma mère veut absolument nous avoir jeudi, c'est jeudi que nous irons à Grenelle.

—Je veux certainement vous être agréable, répliqua Georgette ; mais vous devez bien voir que c'est impossible.

—Laissez-moi donc vous dire mon idée.

—Eh bien ?

—Rien n'est plus simple : c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

—Je le crois.

—Eh bien, ma chère, demain matin, je m'installe ici et je travaille avec vous toute la journée.

—Mais vous avez aussi de l'ouvrage à livrer.

—Oh ! le mien n'est pas pressé comme le vôtre ; on l'attendra. Ainsi, c'est dit, demain je travaillerai pour vous ; même en supposant que je n'en fasse pas autant que vous, car je n'ai pas votre habileté, vos cent mètres seront sûrement terminés avant cinq heures du soir.

Georgette ne répondit pas. Elle paraissait soucieuse.

—Oh ! c'est certain, nous aurons fini avant cinq heures, reprit Albertine ; et comme Grenelle n'est pas très loin et qu'il faut que nous arrivions de bonne heure, nous prendrons un fiacre. J'irai le chercher pendant que vous vous habillerez...

Georgette, on dirait que vous ne m'écoutez pas. —Si, si, je vous entends.

—Je veux vous égayer, voyez, car ça me fait de la peine de vous voir toujours triste et songeuse ; aussi, demain, je veux que vous vous amusiez beaucoup.

Georgette secoua la tête.

—Vous verrez ; d'ailleurs maman est très gaie, et je suis sûre qu'elle nous aura préparé un bon petit dîner. Allons, faites-moi voir vos beaux grands yeux et montrez-moi que vous êtes contente.

La jeune fille leva la tête et tourna son visage vers Albertine. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah ! quelque chose me dit que vous avez un chagrin que vous me cachez ! s'écria la fausse amie ; Georgette vous manquez de confiance envers moi !

Et l'indigne créature eut l'audace de lui prendre la tête dans ses mains et de mettre un baiser sur son front.

Georgette garda le silence. Au bout d'un instant, elle poussa un profond soupir et reprit son travail.

Le lendemain, avec l'aide d'Albertine, qui voulait faire croire à son amitié et à son dévouement, accepta sans broncher les remerciements de Georgette, la besogne fut achevée de bonne heure.

A six heures, Albertine alla choisir une voiture de place à la plus proche station et donna immédiatement ces instructions au cocher. Dix minutes plus tard, la voiture emportant les deux jeunes filles, filait rapidement dans la direction de Vaugirard.

Il pouvait être sept heures lorsque la voiture s'arrêta rue Vaugelas.

—Nous sommes arrivées, dit Albertine ouvrant la portière et sautant la première sur le trottoir.

Elle avait dans sa main une pièce de deux francs. Elle la donna au cocher pour prix de sa course, pendant que Georgette mettait pied à terre à son tour.

Aussitôt payé, le cocher fouetta son cheval, qui partit au trot.

Albertine jeta autour d'elle un regard rapide, et remarqua avec une certaine satisfaction que la rue était à peu près déserte. Sans aucune hésitation, ce qui indiquait qu'elle était bien renseignée, elle s'approcha d'une petite porte pratiquée dans un mur de clôture d'une certaine hauteur, et tira une chaînette de fer qui pendait à droite le long du pilastre.

Le bruit d'une clochette se fit entendre et fut presque aussitôt suivi de pas sur les cailloux d'une allée. La porte ouvrit. Les jeunes filles entrèrent dans un jardinet et se trouvèrent en face d'une grosse fille mal peignée, grêlée et assez malpropre, dont l'attitude et le costume révélaient son état de servante.

—Maman nous attend, n'est-ce pas ? lui dit Albertine.

—Oui, oui, on vous attend, répondit la grêlée, tout en regardant les jeunes filles d'un air hébété.

Georgette regardait avec surprise. Au bout de l'allée, une maison d'assez agréable aspect, n'ayant qu'un étage au dessus du rez-de-chaussée, et de chaque côté de l'allée des buissons de rosiers, des massifs de lilas, de seringats et autres arbustes.

Elle ne put cacher son étonnement à Albertine.

—Est-ce que votre mère habite seule cette maison ? lui demanda-t-elle.

—Mais oui, toute seule. Est-ce que cela vous étonne ?

Et, sans attendre la réponse de Georgette, elle reprit en riant :

—Ah ! je comprends, je ne vous ai pas dit que ma chère mère était une petite rentière ; une surprise que j'ai voulu vous faire.

—En effet, c'est une vraie surprise, dit Georgette, trop innocente et trop inexpérimentée pour soupçonner le guet-apens. Et cette femme qui vient de nous ouvrir la porte, qui est-elle ? demanda-t-elle encore.

—C'est la bonne, répondit Albertine.

A ce moment, une grande dame vêtue de noir, coiffée d'un bonnet de tulle chargé de rubans, et qui avait dû être fort belle dans sa jeunesse, car son visage conservait une certaine fraîcheur, apparut sur le seuil de la porte de la maison.

—Mais venez donc mes enfants, venez donc

vite, dit-elle d'une voix pateline ; depuis une heure, je vous attends avec impatience.

—C'est maman ! s'écria Albertine.

Et elle courut se jeter dans les bras que la femme s'empressa de lui ouvrir. Ensuite, ce fut le tour de Georgette, qui reçut sur ses joues de gros baisers sonores.

—Vraiment, mademoiselle, je suis bien contente de vous voir, dit la femme de sa voix mielleuse, et vous êtes bien gentille d'être venue. Albertine m'a souvent parlé de vous, et toujours je lui disais : "Mais amène-moi donc ton amie, que tu dis si charmante, si sage, si travailleuse." Enfin, vous voilà. Oh ! j'espère bien que vous reviendrez quelquefois, souvent même.

—Madame, je vous remercie de votre bon accueil, balbutia Georgette.

—Ta, ta, ta, c'est moi qui vous remercie, car je suis heureuse de vous connaître. J'aime la jeunesse, les bonnes, les honnêtes jeunes filles comme vous.

Poussant un soupir, elle ajouta :

—Je n'ai qu'un chagrin, c'est de ne pas avoir toujours Albertine avec moi. Mais mademoiselle veut être indépendante, libre ; je n'ai pas voulu la contrarier. Ah ! je suis trop faible.

—Allons, petite mère chérie, répliqua Albertine du ton le plus naturel, ne grondez pas ; je vous promets de venir vous voir plus souvent encore, tous les deux jours.

—A la bonne heure ! Mais je te préviens, ingrate, que je me fâcherai sérieusement si tu oublies ta promesse.

"Mais voyons donc que je vous voie, que je vous regarde bien, continua-t-elle en se rapprochant de Georgette. Excusez-moi, mon enfant, mais j'ai la vue faible et très basse ; c'est comme un fait exprès, tout à l'heure j'ai égaré mes lunettes, je ne sais pas où je les ai posées.

"Albertine ne m'a pas trompée en me parlant de votre beauté, de votre grâce, poursuivit-elle en examinant la jeune fille ; oui, vous êtes tout à fait charmante."

—Oh ! madame.

—Je dis ce que je pense, mon cher petit cœur ; oui, vous êtes jolie comme un amour, vous êtes ravissante... Il ne manque qu'un peu plus d'éclat à ces beaux yeux bleus, un brin de gaieté animant ce joli minois et un sourire sur ces lèvres qui fleurissent comme une rose. Croyez-moi, ma mignonne, il ne faut jamais se laisser aller à la tristesse ; la vie est trop courte pour qu'on ne cherche pas à en prendre le meilleur côté. Mais ce soir, j'en suis sûre, nous parviendrons à dérider votre front. N'est-ce pas, Albertine ?

—Certainement. D'ailleurs, Georgette ne demandera pas mieux que de s'égayer avec nous.

—Le dîner est prêt, et c'est lui maintenant qui nous attend ; si vous voulez, mes chères petites, nous nous mettrons tout de suite à table.

—Ma foi, c'est avec plaisir, répondit Albertine ; j'ai très faim, et Georgette doit être comme moi, car c'est à peine si nous avons déjeuné ce matin.

La dame Paumelle, — c'est ainsi que se faisait appeler la maîtresse du logis, — fit entrer les jeunes filles dans une salle à manger, dont le centre était occupé par une table ovale couverte d'une nappe, sur laquelle il y avait trois couverts.

—Mademoiselle Georgette, dit la femme, voilà votre place, Albertine va prendre celle-ci.

La servante grêlée apporta la soupière fumante. On s'assit, et le repas commença. Le vin avait été choisi parmi les plus capiteux du cru de Saint-Georges ou de Châteauneuf. Le mot d'ordre était "griser Georgette." La Paumelle tenait à faire bien les choses. Seulement, quand elle voulut remplir le verre de la jeune fille de ce vin clair, presque sans couleur, Georgette l'arrêta en disant :

—Assez, madame, assez, je ne bois habituellement que de l'eau.

—Ma chère enfant, ceci est un tout petit vin qui ne saurait vous faire du mal.

—Je le connais, dit Albertine, qui vida d'un trait son verre rempli jusqu'au bord.

—Pour vous faire plaisir, répondit Georgette, je veux bien boire un peu de vin ce soir ; mais je le mèlerai de beaucoup d'eau.

Du regard elle cherchait une carafe, qui n'était pas sur la table. Elle la réclama. La Paumelle dissimula mal son dépit, et dans la crainte de com-